

cence, sa modestie virginale, sa vertu, la conscience de son prix.... pour tout dire enfin, la nature elle-même, toute pure qu'elle étoit de pensée pécheresse, produisit dans Ève un tel effet, qu'en me voyant elle se détourna. Je la suivis; elle connut ce que c'étoit que l'honneur, et avec une soumission majestueuse il lui plut d'agréer mes raisons. Je la conduisis au berceau nuptial, rougissant comme le matin. Tous les cieux et les étoiles fortunées versèrent sur cette heure leur influence choisie. La terre et chaque colline donnèrent un signe de congratulation; les oiseaux furent joyeux; les fraîches brises, les vents légers, murmurèrent dans les bois; en se jouant, leurs ailes nous jetèrent des roses, nous jetèrent les parfums du buisson embaumé, jusqu'à ce que l'amoureux oiseau de la nuit chanta les noces et ordonna à l'étoile du soir de se hâter sur le sommet de sa colline, pour allumer la lampe nuptiale.

« Ainsi je t'ai raconté ma condition et j'ai amené mon histoire jusqu'au comble de la félicité terrestre dont je jouis. Je dois avouer que dans toutes les autres choses je trouve à la vérité du bonheur; mais, soit que j'en use ou non, il ne produit dans mon esprit ni changement ni véhéments désirs. . . . Mais ici tout autrement! transporté je vois, transporté je touche! Ici pour la première fois j'ai senti la passion, commotion étrange! Supérieur et calme dans toute autre joie, ici foible contre le charme d'un regard puissant de la beauté. Ou la nature a failli en moi et m'a laissé quelque partie non à l'épreuve d'un pareil objet; ou, soustraite de mon côté, on m'a peut-être pris trop de vie, du moins on a prodigué à la femme trop d'ornements. . . . Quand j'approche de ses charmes, elle me paroît si absolue et si accomplie en elle-même, si instruite de ses droits, que tout ce qu'elle veut faire ou dire me semble le plus sage, le plus vertueux, le plus discret, le meilleur. Tout savoir plus élevé tombe abaissé en sa présence; la sagesse discourant avec elle se perd déconcertée et paroît folie. L'autorité et la raison la suivent comme si elle avoit été créée la première. Enfin, pour tout achever, la grandeur d'âme et la noblesse ont établi en elle leur demeure la plus charmante, et créé autour d'elle un respect mêlé de frayeur comme une garde angélique. »

Qui a jamais dit ces choses-là? quel poète a jamais parlé ce langage? Combien nous sommes misérables dans nos compositions modernes, auprès de ces fortes et magnifiques conceptions? Milton a soin d'écarter Ève quand Adam raconte à Raphaël sa foiblesse; mais Ève curieuse, cachée sous la feuillée, entend ce qui doit servir à la perdre.

Ève a une séduction inexprimable; elle respire à la fois l'innocence et la volupté; mais elle est légère, présomptueuse, vaine de sa beauté: elle s'obstine à aller seule à ses ouvrages du matin, malgré les supplications d'Adam; elle est offensée des craintes qu'il lui témoigne; elle se croit capable de résister au prince des ténèbres. Le foible Adam lui cède; il la suit tristement des yeux à mesure qu'elle s'éloigne parmi les bocages. Ève n'est pas plus tôt arrivée auprès de l'arbre de science, qu'elle est séduite, en dépit des avertissements d'Adam et du Ciel, en dépit des images d'un rêve qui l'avoit pourtant effrayée, et dans lequel l'esprit de mensonge lui avoit dit ce que lui répète le serpent: quelques louanges de sa beauté l'énivrent; elle tombe.

La stupeur d'Adam, la résolution qu'il prend de goûter lui-même au fruit fatal pour mourir avec Ève, le désespoir des époux, les reproches, le pardon, le raccommodement, la proposition qu'Ève fait à son tour de se donner la mort ou de se priver de postérité, tout cela est du plus haut pathétique. Au surplus, Ève rappelle les femmes de Shakespeare; elle a quelque chose d'extrêmement jeune, une naïveté qui touche à l'enfance: c'est l'excuse d'une séduction accomplie avec tant de facilité.

Le style de ces scènes n'a jamais appartenu qu'à Milton. On sait par quels vers délicieux Ève rend compte de son premier réveil, en sortant des mains du Créateur. Dans ce même iv^e livre, Ève dit à notre premier père:

« Doux est le souffle du matin, son lever doux avec le charme des oiseaux matineux; agréable est le soleil quand d'abord dans ce délicieux jardin il déploie ses rayons de l'orient sur l'herbe, les arbres, les fruits et les fleurs brillants de rosée; parfumée est la terre fertile après de molles pluies; charmant est le venir d'un soir paisible et gracieux; charmante la nuit silencieuse avec son oiseau solennel, et cette lune si belle, et ces perles du ciel, sa cour étoilée: mais ni le souffle du matin, quand il monte avec le charme des oiseaux matineux; ni le soleil levant sur ce délicieux jardin; ni l'herbe, ni le fruit, ni la fleur brillante de rosée; ni le parfum après de molles pluies, ni le soir paisible et gracieux, ni la nuit silencieuse avec son oiseau solennel, ni la promenade à la clarté de la lune ou à la tremblante lumière de l'étoile n'ont de douceur sans toi. »

A l'entrée du berceau nuptial et près d'y entrer, Adam s'arrête et cache le bonheur qu'il va goûter dans ce chaste et religieux souhait.

« Créateur, ton fortuné paradis est trop vaste pour nous; ton abondance manque de mains qui la partagent; elle tombe sur le sol sans être moissonnée: mais tu nous as promis à tous deux une race pour

remplir la terre, une race qui glorifiera avec nous ta bonté infinie, et quand nous nous éveillons, et quand nous cherchons, comme à cette heure, le sommeil, ton présent. »

Adam s'éveille avant Ève sous le berceau :

« Il se soulève, appuyé sur le coude, et, suspendu sur sa bien-aimée, il contemple avec le regard d'un cordial amour la beauté qui, éveillée ou endormie, brille de toutes les sortes de grâces. Alors, avec une voix douce, comme quand Zéphyre souffle sur Flore, touchant doucement la main d'Ève, il murmure ces mots :

« Éveille-toi, ma beauté, mon épouse, mon dernier bien trouvé, le meilleur et le dernier présent du ciel ! Mes délices toujours nouvelles, éveille-toi ? Le matin brille, la fraîche campagne nous appelle ; nous perdons les prémices du jour ! »

Lorsque Raphaël aperçoit Ève, il lui adresse les paroles de la Salutation angélique :

« Je te salue, mère des hommes, dont les entrailles fécondes rempliront le monde de fils plus nombreux que ne seront jamais les fruits variés dont les arbres de Dieu ont chargé cette table. »

Ainsi tout se sanctifie par les souvenirs de la religion dans les hymnes du poète. Ces suaves peintures de la béatitude sont d'autant plus dramatiques que Satan en est le témoin : il apprend de la bouche même des époux heureux leur secret et le moyen de les perdre. La félicité d'Adam et d'Ève est redoutable ; chaque instant de leur bonheur fait frémir, puisqu'il doit être suivi de la perte de la race humaine :

« Ah ! couple charmant, dit le prince de l'Enfer, vous ne vous doutez guère combien votre changement approche ! Toutes vos délices vont s'évanouir et vous livrer au malheur ; malheur d'autant plus grand que vous goûtez maintenant plus de joie ! Couple heureux, mais trop mal gardé pour continuer d'être toujours si heureux ! Non que je sois votre ennemi décidé ; je pourrais avoir pitié de vous, abandonnés comme vous l'êtes, bien qu'on soit sans pitié pour moi ! »

Si l'art du poète se montre quelque part, c'est dans la peinture des amours de nos premiers parents après le péché. Le poète emploie les mêmes couleurs ; mais l'effet n'en est plus le même : Ève n'est plus une épouse, c'est une maîtresse ; la vierge mariée des berceaux d'Éden est entrée dans les bosquets de Paphos ; la volupté a remplacé l'amour ; les blandices ont tenu lieu des chastes caresses. Comment le poète a-t-il opéré cette métamorphose ? Il n'a banni qu'un seul mot de ses descriptions : Innocence. Les deux époux sortent accablés de fatigue, du sommeil que leur a procuré l'enivrement du fruit défendu ; on voit

qu'ils viennent d'engendrer Caïn. Ils découvrent avec honte sur leur visage les pâles traces du plaisir : ils s'aperçoivent qu'ils sont nus, et ils ont recours au figuier.

L'homme tombé, le globe est dérangé sur son axe ; les saisons s'altèrent, et la mort fait son premier pas dans l'univers.

L'ÉTERNEL ET LE FILS.

Le caractère du Père tout-puissant est obscurément tracé. Il faut admirer la retenue de l'auteur : il a craint de prêter une parole mortelle à l'Être impérissable ; il ne met dans la bouche de Jehovah que des discours consacrés par le texte des livres saints et par les commentaires de l'élite des esprits chrétiens dans la suite des âges : tout roule sur les questions les plus abstraites de la grâce, du libre arbitre, de la prescience. L'Éternel s'agrandit au fond des ténèbres théologiques et philosophiques où la main du respect et du mystère le tient caché. Nous verrons que Milton, dans l'embarras de ses systèmes, ne s'étoit pas fait une idée bien distincte de la divinité unique.

Mais le caractère du Fils est une œuvre dont on n'a pas assez remarqué la perfection. Dans le Christ il y a de l'homme ; l'homme peut donc mieux comprendre le Christ, et comme aussi dans le Christ il y a de la nature divine, c'est à travers l'homme que Milton s'est élevé à la connoissance réelle de l'Homme-Dieu.

La tendresse du Fils est ineffable et ne se dément jamais. Dès le troisième livre, il s'offre en victime expiatoire, même avant que l'homme soit tombé ; il dit au Père : « Me voici, moi pour lui, vie pour vie, je me présente. Que ta colère tombe sur moi ; prends-moi pour l'homme. Afin de le sauver, je quitterai ton sein ; j'abandonnerai librement la gloire dont je jouis auprès de toi ; pour lui, je mourrai satisfait : que la mort exerce sur moi sa fureur ! »

« Ses paroles cessèrent ; mais dans son aspect miséricordieux le silence parle encore ; il respire un immortel amour pour les hommes mortels. »

Au dixième livre, le Père envoie le Fils juger le couple criminel : « Je vais donc, dit le Fils, vers ceux qui t'ont offensé ; mais tu sais que quel que soit le jugement c'est sur moi que retombera la plus grande peine. Je m'y suis engagé en ta présence ; je ne m'en repens point, puisque j'espère obtenir de mon innocence l'adoucissement du châtiement quand il sera exercé sur moi. »

Le Fils refuse tout cortège : à la sentence qu'il va prononcer ne

doivent assister que les deux coupables. Il descend dans le jardin comme *un vent doux du soir* ; sa voix, loin d'être effrayante, est portée par la brise aux oreilles d'Ève et d'Adam. L'homme et la femme se cachent ; il les appelle : « Adam, où es-tu ? » Adam hésite ; puis il s'avance avec peine suivi d'Ève ; il répond enfin : « Je me suis caché parce que j'étois nu. »

Le Fils ne lui fait aucun reproche, il réplique avec douceur : « Tu as souvent entendu ma voix ; au lieu de te causer de la crainte, elle te remplissoit de joie ; pourquoi est-elle devenue pour toi si terrible ? Tu dis que tu es nu : qui te l'a appris ? »

« Ainsi jugea l'homme, dit le poëte, celui qui étoit à la fois son juge et son sauveur ! Ensuite, voyant ces deux criminels debout et nus, au milieu d'un air qui allait souffrir de grandes altérations, il en eut compassion ; il ne dédaigna pas de prendre dès ce moment la forme de serviteur, qu'il prit lorsqu'il lava les pieds de ses serviteurs. Avec l'attention d'un père de famille, il couvrit leur nudité de peaux de bêtes. Il eut aussi pitié de leur nudité la plus ignominieuse ; il couvrit leur nudité intérieure de sa robe de justice, l'étendant entre eux et les regards de son père, vers lequel il retourna aussitôt. »

L'expression manque pour louer des choses si divines.

A la fin de ce même livre x, Ève et Adam, réconciliés et pénitents, vont prier Dieu à la même place où ils ont été jugés. Leurs prières volent au ciel ; le grand intercesseur les présente au Père, embaumées de l'encens qui fume sur l'autel d'or : « Considérez, ô mon père, quels sont les premiers fruits qu'a fait germer sur la terre cette grâce que vous avez fait entrer dans le cœur humain : ce sont des soupirs et des prières ; je vous les présente, moi qui suis votre prêtre. L'homme ignore en quels termes il doit parler pour lui-même ; permettez que je sois son interprète, son avocat, sa victime de propitiation. Gravez en moi toutes ses actions, bonnes ou mauvaises : je perfectionnerai les premières ; j'expierai les autres par ma mort. »

Ici la beauté de la poésie égale la beauté du sentiment.

Enfin, dans le xii^e livre, Milton, quittant les hauteurs de la Bible, descend à la mansuétude évangélique pour peindre le mystère de la Rédemption. « C'est afin de porter ton châtement, dit Michel à Adam, qu'il se fera chair, qu'il s'exposera à souffrir une vie méprisée et une mort honteuse. Sur la terre il se voit trahi, blasphémé, arrêté avec violence, jugé, condamné à la mort, mort d'ignominie et de malédiction. Il est élevé sur une croix par son

propre peuple ; mais il meurt pour donner la vie, et il cloue à sa croix ses ennemis. »

Milton attendrit son génie aux rayons du christianisme : comme il a peint ce qui a précédé le temps, il vous laisse dans ce temps où il vous a introduit à la chute de l'homme. Pour lui, il passe à travers ce monde intermédiaire, qu'il dédaigne ; il se flâte d'annoncer la destruction du temps, auquel il donne des ailes d'*heures*, de proclamer le renouvellement des choses, la réunion de la fin et du commencement dans le sein de Dieu.

ANGES.

Parmi les anges il y a une grande variété de caractères : Uriel, Raphael, Michel, ont des traits qui les distinguent les uns des autres. Raphael est l'ange ami de l'homme. La peinture que le poëte en fait est pleine de pudeur et de grâce.

Envoyé par Dieu vers nos premiers pères, en arrivant dans Éden il secoue ses six ailes, qui répandent au loin une odeur d'ambrosie. Adam appelle Ève : « Ève, approche-toi vite ! Regarde entre ces arbres du côté de l'orient : vois-tu cette forme éclatante qui s'avance vers nous ? on dirait d'une nouvelle aurore qui se lève. » Raphael aborde Adam, comme dans l'antiquité biblique des anges demandent l'hospitalité aux patriarches, ou comme dans l'antiquité païenne les dieux viennent s'asseoir à la table de Philémon et de Baucis. Raphael salue notre première mère des mêmes paroles dont Gabriel salua Marie, seconde Ève. Il raconte ensuite, comme je l'ai dit, ce qui s'est passé dans le Ciel, la chute des esprits rebelles et la création du monde ; il contente la curiosité du père des hommes, et rougit, comme rougit un ange, quand Adam ose lui faire des questions sur les amours des esprits. Lorsqu'il retourne au Ciel, Adam lui dit : « Partez, hôte divin, soyez toujours le protecteur et l'ami de l'homme, et revenez souvent nous visiter. »

Michel, chef des milices du Ciel, est envoyé à son tour, mais pour bannir du Paradis les deux coupables. Il a pris la forme humaine et l'habillement d'un guerrier ; son visage, quand la visière de son casque étoit levée, montre l'âge où la virilité commence et finit la jeunesse. Son épée pend comme un éclatant zodiaque à son côté, et dans sa main il porte négligemment une lance. Adam l'aperçoit de loin : « Il n'a point l'air terrible, dit-il à Ève : je ne dois pas être effrayé ; mais il n'a pas non plus l'air doux et sociable de Raphael. » Le poëte connoît familièrement tous ces anges, et vous fait vivre avec eux. L'ange fidèle dans l'armée de Satan est énergique : je citerai bientôt un de ses dis-

cours. Il n'y a pas jusqu'au chérubin de ronde qui surprend Satan à l'oreille d'Ève dont le trait ne soit correctement dessiné. Satan insulte ce chérubin : « Ne pas me connoître prouve que toi-même es inconnu, et le dernier de ta bande. » Zéphon lui répond : « Esprit révolté, ne t'imagines pas que ta figure soit la même, et qu'on puisse te reconnoître ; tu n'as plus cet éclat qui t'envirronnoit, lorsque tu restois pur dans le Ciel. Ta gloire t'a quitté avec ton innocence ; le moindre d'entre nous peut tout contre toi ; ton crime fait ta foiblesse. »

Quand Satan lui-même se transforme en esprit de lumière, le poëte répand sur lui toutes les harmonies de son art. « Sous une couronne, les cheveux de l'archange flottent en boucles, et ombragent ses deux joues ; il porte des ailes dont les plumes, de diverses couleurs, sont semées d'or ; son habit court est fait pour une marche rapide, et il appuie ses pas pleins de décence sur une baguette d'argent. »

Tous ces esprits, d'une variété et d'une beauté infinies, ont l'air d'être peints, selon leurs caractères, par Michel-Ange et par Raphaël ; ou plutôt on voit que Milton les a vêtus et représentés d'après les tableaux de ces grands maîtres : il les a transportés de la toile dans sa poésie, en leur donnant avec le secours de la lyre la parole que le pinceau avoit laissée muette sur leurs lèvres.

LES DÉMONS ET LES PERSONNAGES ALLÉGORIQUES.

Il est inutile de rappeler ce que chacun sait des esprits de ténèbres tels que Milton les a produits : il est reconnu que Satan est une incomparable création.

Louis Racine fait cette remarque, en parlant des quatre monologues de Satan : « A quelle occasion l'esprit de fureur, le roi du mal, fait-il quelques réflexions qu'on peut appeler sages ? 1° en contemplant la beauté du soleil ; 2° en contemplant la beauté de la terre ; 3° en contemplant la beauté de deux créatures qui, dans une conversation tranquille, s'assurent mutuellement de leur amour ; 4° en contemplant une de ces créatures, qui seule dans un bosquet, cultivant des fleurs, est l'image de l'innocence et de la tranquillité. Tout ce qui est beau, tout ce qui est bon excite d'abord son admiration ; cette admiration produit des remords, par le souvenir de ce qu'il a perdu, et le fruit de ces remords est de s'endurcir toujours. Le roi du mal devient par degrés digne roi de son nouvel empire. Ève cueillant des fleurs lui paroît heureuse. Sa tranquillité est le plaisir de l'innocence ; il va détruire ce qu'il admire, parce qu'il est le destructeur de tout plaisir.

Dans ces quatre monologues, le poëte conserve à Satan le même caractère et ne se copie point. Satan n'est pas le héros de son poëme, mais le chef-d'œuvre de sa poésie. »

Milton a presque donné un mouvement d'amour à Satan pour Ève ; l'archange est jaloux à la vue des caresses que se prodiguent les deux époux. Ève séduisant un moment le rival de Dieu, le chef de l'Enfer, le roi de la haine, laisse dans l'imagination une idée incompréhensible de la beauté de la première femme.

Les personnages allégoriques du *Paradis perdu* sont le Chaos, la Mort et le Péché. Tel est le feu du poëte, que de la Mort et du Péché il a fait deux êtres réels et formidables. Rien n'est plus étonnant que l'instinct du Péché, lorsque du seuil de l'Enfer, entre les flammes du Tartare et l'Océan du Chaos, ce fantôme deviné que son père et son amant ont fait la conquête d'un monde. La Mort elle-même, avertie, dit au Péché, sa mère : « Quelle odeur je sens de carnage, proie innombrable ! je goûte la saveur de la mort de toutes les choses qui vivent.... La forme pâle, renversant en haut ses larges narines dans l'air empesté, huma sa curée lointaine. »

Le péché (j'en ai fait l'observation dans *Le Génie du Christianisme*) est du genre féminin en anglais, et la mort du genre masculin. Racine a voulu sauver en françois cette difficulté des genres, en donnant à la Mort et au Péché des noms grecs ; il appelle le péché *Ate*, et la mort *Ades* : je n'ai pas cru devoir me soumettre à ce scrupule ; contre Louis Racine, j'ai l'autorité de Jean Racine :

La Mort est le seul dieu que j'osois implorer.

Il m'a semblé que les lecteurs, accoutumés d'avance à cette fiction, se prêteront au changement de genres, qu'ils feroient facilement la mort du genre masculin et le péché du genre féminin, en dépit de leurs articles.

Voltaire critiquoit un jour, à Londres, cette célèbre allégorie ; Young, qui l'écoutoit, improvisa ce distique :

You are so witty, profligate and thin,
At once we think you Milton, Death and Sin.

« Vous êtes si spirituel, si silencieux et si maigre, que nous vous croyons à la fois Milton, la Mort et le Péché. »

Il ne me reste plus qu'à parler d'un autre personnage du *Paradis perdu*, je veux dire de Milton lui-même.

MILTON DANS LE PARADIS PERDU.

Le républicain se retrouve à chaque vers du *Paradis perdu*; les discours de Satan respirent la haine de la dépendance. Mais Milton, qui, enthousiaste de la liberté, avoit néanmoins servi Cromwell, fait connoître l'espèce de république qu'il comprenoit : ce n'est pas une république d'égalité, une république plébéienne : il veut une république aristocratique et dans laquelle il admet des rangs. « Si nous ne sommes pas tous égaux, dit Satan, nous sommes tous également libres : rangs et degrés ne jurent pas avec la liberté, mais s'accordent avec elle. Qui donc, en droit ou en raison, peut prétendre au pouvoir sur ceux qui sont par droit ses égaux, sinon en pouvoir et en éclat, du moins en liberté? Qui peut promulguer des lois et des édits parmi nous, nous qui même sans lois n'errons jamais? Qui peut nous forcer à recevoir celui-ci pour maître, à l'adorer au détriment de ces titres impériaux qui prouvent que nous sommes faits pour gouverner, non pour obéir? » (*Paradis perdu*, livre V.)

S'il pouvoit rester quelques doutes à cet égard, Milton, dans son *Moyen facile d'établir une société libre*, s'explique de manière à éclaircir ces doutes : il y déclare que la république doit être gouvernée par un grand conseil perpétuel; il ne veut pas du remède populaire propre à combattre l'ambition de ce conseil permanent, car le peuple se précipiteroit dans une démocratie licencieuse et sans frein, a *licentious and unbridled democracy*. Milton, ce fier républicain, étoit noble; il avoit des armoiries : il portoit un aigle d'argent éployé de sable à deux têtes de gueules, jambes et bec de sable : un aigle étoit du moins pour le poète des armes parlantes. Les Américains ont des écussons plus féodaux que ceux des chevaliers du xiv^e siècle; fantaisies qui ne font de mal à personne.

Les discours qui forment plus de la moitié du *Paradis perdu* ont pris un nouvel intérêt depuis que nous avons des tribunes. Le poète a transporté dans son ouvrage les formes politiques du gouvernement de sa patrie : Satan convoque un véritable parlement dans l'Enfer; il le divise en deux chambres; il y a une chambre des pairs au Tartare. L'éloquence forme une des qualités essentielles du talent de l'auteur : les discours prononcés par ses personnages sont souvent des modèles d'adresse ou d'énergie. Abdiel, en se séparant des anges rebelles, adresse ces paroles à Satan :

« Abandonné de Dieu, esprit maudit, dépouillé de tout bien, je vois ta chute certaine; ta bande malheureuse, enveloppée dans cette perfidie, est atteinte de la contagion de ton crime et de ton châtement. Ne

t'agite plus pour savoir comment tu secoueras le joug du Messie de Dieu; ses indulgentes lois ne peuvent plus être invoquées; d'autres décrets sont déjà lancés contre toi sans appel. Ce sceptre d'or que tu repousses est maintenant changé en une verge de fer pour meurtrir et briser ta désobéissance. Tu m'as bien conseillé : je fuis, non toutefois par ton conseil et devant tes menaces; je fuis ces tentes criminelles et réprouvées dans la crainte que l'imminente colère, venant à éclater dans une flamme soudaine, ne fasse aucune distinction. Attends-toi à sentir bientôt sur ta tête la foudre, feu qui dévore! Alors, gémissant, tu apprendras à connoître celui qui t'a créé par celui qui peut t'anéantir.»

Il reste dans le poème quelque chose d'inexplicable au premier aperçu : la république infernale veut détruire la monarchie céleste, et cependant Milton, dont l'inclination est toute républicaine, donne toujours la raison et la victoire à l'Éternel? C'est qu'ici le poète étoit dominé par ses idées religieuses; il vouloit, comme les indépendants, une république théocratique; la liberté hiérarchique sous l'unique puissance du Ciel; il avoit admis Cromwell comme lieutenant général de Dieu, protecteur de la république.

Cromwell, our chief of men, who through a cloud
Not of war only, but detractions rude,
Guided by faith and matchless fortitude,
To peace and truth thy glorious way hast plough'd,
And on the neck of crowned fortune proud
Hast rear'd God's trophies, and his work pursued,
While Darwen stream with blood of Scots imbrued,
And Dunbar field resounds thy praises loud,
And Worcester's laureat wreath. Yet much remains
To conquer still; peace hath her victories
No less renown'd than war: new foes arise
Threat'ning to bind our souls with secular chains:
Help us to save free conscience from the paw
Of hireling wolves, whose gospel is their maw.

« Cromwell, chef des hommes, qui à travers le nuage non-seulement de la guerre, mais encore d'une destruction brutale, guidé par la foi et une grandeur d'âme incomparable, as labouré ton glorieux chemin vers la paix et la vérité! toi qui sur le cou de l'orgueilleuse Fortune couronnée as planté les trophées de Dieu et continué son ouvrage, tandis que le cours du Darwen se teignoit du sang des Écossois, que le champ de Dunbar retentissoit de tes louanges, et des lauriers tressés à Worcester! il te reste encore beaucoup à conquérir; la paix a ses victoires non moins renommées que celles de la guerre. De nouveaux ennemis s'élèvent menaçant de lier nos âmes

avec des chaînes séculaires : aide-nous à sauver notre libre conscience des ongles des loups mercenaires, dont l'Évangile est leur ventre. »

Dans la pensée de Milton, Satan et ses anges pouvoient être les orgueilleux presbytériens qui refusoient de se soumettre aux *saints*, à la faction desquels Milton appartenait, et dont il reconnoissoit l'inspiré Cromwell comme le chef en Dieu.

On sent dans Milton un homme tourmenté : encore ému des spectacles et des passions révolutionnaires, il est resté debout après la chute de la révolution réfugiée en lui et palpitante dans son sein. Mais le sérieux de cette révolution le domine ; la gravité religieuse fait le contre-poids de ses agitations politiques. Et néanmoins, dans l'étonnement de ses illusions détruites, de ses rêves de liberté évanouis, il ne sait plus où se prendre ; il reste dans la confusion, même à l'égard de la vérité religieuse.

Il résulte d'une lecture attentive du *Paradis perdu* que Milton flottoit entre mille systèmes. Dès le début de son poëme, il se déclare socinien par l'expression fameuse *un plus grand homme*. Il ne parle point du Saint-Esprit ; il ne parle jamais de la Trinité, il ne dit jamais que le Fils est égal au Père. Le Fils n'est point engendré de toute éternité ; le poëte place même sa création après celle des anges. Milton est arien, s'il est quelque chose : il n'admet point la *création* proprement dite ; il suppose une matière préexistante, coéternelle avec l'Esprit. La création particulière de l'univers n'est à ses yeux qu'un petit coin du chaos arrangé, et toujours prêt à retomber dans le désordre. Toutes les théories philosophiques connues du poëte ont pris plus ou moins de place dans ses croyances : tantôt c'est Platon avec les exemplaires des idées, ou Pythagore avec l'harmonie des sphères ; tantôt c'est Épicure ou Lucrèce avec son matérialisme, comme quand il montre les animaux à moitié formés sortant de la terre. Il est fataliste lorsqu'il fait dire à l'ange rebelle que lui *Satan* naquit *de lui-même* dans le *cerce fatal amenant l'heure de sa création*. Milton est encore panthéiste ou spinosiste ; mais son panthéisme est d'une nature singulière.

Le poëte paroît d'abord supposer le panthéisme connu mêlé de matière et d'esprit ; mais si l'homme n'eût point péché, Adam, se dégageant peu à peu de la matière, seroit devenu de la nature des anges. Adam pèche. Pour racheter la partie spirituelle de l'homme, le Fils de Dieu, tout esprit, se matérialise ; il descend sur la terre, meurt et remonte au ciel, après avoir passé à travers la matière. Le Christ devient ainsi le véhicule au moyen duquel la matière, mise en contact avec l'intelligence, se spiritualise. Enfin les temps étant accomplis, la matière, ou le monde matériel, cesse et va se perdre dans l'autre

principe. « Le Fils, dit Milton, s'absorbera dans le sein du Père avec le reste des créatures : Dieu sera tout dans tout ; » c'est le panthéisme spirituel succédant au panthéisme des deux principes.

Ainsi notre âme s'engloutira dans la source de la spiritualité. Qu'est-ce que cette mer de l'intelligence dont une faible goutte renfermée dans la matière étoit assez puissante pour comprendre le mouvement des sphères et s'enquérir de la nature de Dieu ? Qu'est-ce que l'infini ? Quoi ! toujours des mondes après des mondes ! L'imagination éprouve des vertiges en essayant de se plonger dans ces abîmes, et Milton y fait naufrage. Cependant, au milieu de cette confusion de principes, le poëte reste biblique et chrétien : il retrace la chute et la rédemption. Puritain d'abord, ensuite indépendant, anabaptiste, il devient *saint*, quiétiste et enthousiaste : ce n'est plus qu'une voix qui chante l'Éternel. Milton n'alloit plus au temple, ne donnoit plus aucun signe extérieur de religion : dans le *Paradis perdu*, il déclare que la prière est le seul culte agréable à Dieu.

Ce poëme, qui s'ouvre aux Enfers et finit au Ciel en passant sur la terre, n'a, dans le vaste désert de la création nouvelle, que deux personnages humains : les autres sont les habitants surnaturels de l'abîme des félicités sans fin, ou du gouffre des misères éternelles. Eh bien, le poëte a osé entrer dans cette solitude ; il s'y présente comme un fils d'Adam, député de la race humaine perdue par la désobéissance ; il y paroît comme l'hiérophante, comme le prophète chargé d'apprendre l'histoire de la chute de l'homme et de la chanter sur la harpe consacrée aux pénitences de David. Il est si rempli de génie, de sainteté et de grandeur, que sa noble tête n'est point déplacée auprès de celle de notre premier père, en présence de Dieu et des anges. En sortant de l'abîme des ténèbres, il salue cette lumière sacrée interdite à ses yeux.

« Salut, lumière sacrée, fille du ciel, née la première, ou de l'Éternel coéternel rayon ! Puis-je te nommer ainsi sans blâme ? Puisque Dieu est lumière, et que de toute éternité il n'habite jamais que dans une lumière impénétrable, il habite donc en toi, brillante effusion d'une brillante essence incréée ! Ou si tu préfères t'entendre appeler le ruisseau de pur éther, qui dira ta source ? Avant le soleil, avant les cieux, tu étois : à la voix de Dieu tu couvris, comme d'un manteau, le monde qui naissoit des eaux noires et profondes, conquête faite sur le vide infini et sans forme.

« Maintenant je te visite de nouveau sur une aile plus hardie : échappé du lac Stygien. . . . je sens l'influence de ton vivifiant et souverain ambeau. Mais toi tu ne visites point ces yeux qui roulent en vain pour trouver ton rayon perçant et ne rencontrent aucune

aurore, tant ils sont profondément éteints dans leur orbite, ou voilés d'un sombre tissu !

« Cependant, je ne cesse d'errer aux lieux fréquentés des muses... Je n'oublie pas non plus ces deux mortels semblables à moi en malheur. (Puissé-je les égaler en gloire!) L'aveugle Thayris et l'aveugle Méonides, et Tyrésias et Phrynée, devins antiques. Nourri des pensées qui mettent en mouvement les nombres harmonieux, je suis semblable à l'oiseau qui veille et chante dans l'obscurité : caché sous le plus épais couvert, il soupire ses nocturnes plaintes.

« Ainsi avec l'année reviennent les saisons ; mais le jour ne revient pas pour moi, ni ne reviennent la douce approche du matin ou du soir, la vue de la fleur du printemps, de la rose de l'été, des troupeaux et de la face divine de l'homme. Des nuages et des ténèbres qui durent toujours m'entourent. Les chemins agréables des hommes me sont coupés ; le livre du beau savoir ne me présente qu'un blanc universel, où les ouvrages de la nature sont pour moi effacés et rayés. La sagesse à son entrée m'est entièrement fermée !

« Brille donc davantage intérieurement, ô céleste lumière ! que toutes les facultés de mon esprit soient pénétrées de tes rayons ; mets des yeux à mon âme ; écarte et disperse tous les brouillards, afin que je puisse voir et dire les choses invisibles aux yeux des mortels. »

Ailleurs, non moins pathétique, il s'écrie :

« Ah ! si j'obtenois de ma céleste patronne un style qui répondit à ma pensée ! Elle daigne me visiter la nuit sans que je l'implore. . . Il me reste à chanter un sujet plus élevé ; il suffira pour immortaliser mon nom, si je ne suis venu un siècle trop tard, si la froideur du climat ou des ans n'engourdit mes ailes humiliées. »

Quelle hauteur d'intelligence ne faut-il pas à Milton pour soutenir ce tête-à-tête avec Dieu et les prodigieux personnages qu'il a créés ! Il n'a jamais existé un génie plus sérieux et en même temps plus tendre que celui de cet homme. « Milton, dit Hume, pauvre, vieux, aveugle, dans la disgrâce, environné de périls, écrivit le poème merveilleux qui non-seulement surpasse tous les ouvrages de ses contemporains, mais encore tous ceux qu'il écrivit lui-même dans sa jeunesse et au temps de sa plus haute prospérité. » On sent en effet dans ce poème, à travers la passion des légères années, la maturité de l'âge et la gravité du malheur ; ce qui donne au *Paradis perdu* un charme extraordinaire de vieillesse et de jeunesse, d'inquiétude et de paix, de tristesse et de joie, de raison et d'amour.

QUATRIÈME PARTIE.

LITTÉRATURE SOUS LES DEUX DERNIERS STUARTS.

HOMMES ET CHOSSES DE LA RÉVOLUTION ANGLOISE ET DE LA RÉVOLUTION FRANÇOISE COMPARÉS.

En quittant Milton, si nous passions sans transition aux écrivains sous les deux derniers Stuarts, nous trébucherions de plus haut que les anges du *Paradis perdu* qui tombèrent du Ciel dans l'abîme. Mais il nous reste à jeter un regard sur la révolution d'où sortit le poète, et à la comparer à notre révolution : en nous entretenant encore du siècle de Milton, nous parviendrons à descendre ainsi d'un mouvement insensible jusqu'au niveau des règnes de Charles et de Jacques. On a de la peine à se détacher de ces temps de 1649 ; ils eurent de curieuses affinités avec les nôtres ; nous allons voir, par le parallèle des choses et des hommes, que nos jours révolutionnaires conservent sur les jours révolutionnaires de la république et du protectorat anglais, une incontestable, mais souvent malheureuse supériorité.

La révolution françoise a été vaincue dans les lettres par la révolution angloise ; la république, l'empire, la restauration, n'ont rien à opposer au chantre du *Paradis perdu* : sous les autres rapports, excepté sous le rapport moral et religieux, notre révolution a laissé loin derrière elle la révolution de nos voisins.

Quand la révolution de 1649 s'accomplit, les communications entre les peuples n'étoient point arrivées au point où elles le sont aujourd'hui ; les idées et les événements d'une nation n'étoient pas rendus communs à toute la terre par la multiplicité des chemins, la rapidité des courriers, l'extension du commerce et de l'industrie, les publications de la presse périodique. La révolution de la Grande-Bretagne ne mit point l'Europe en feu : renfermée dans une île, elle ne porta point ses armes et ses principes aux extrémités de l'Europe ; elle ne prêcha point la liberté et les droits de l'homme le cimeterre à la main, comme Mahomet prêcha le Coran et le despotisme ; elle ne fut ni obli-